

Hygiène pratique

Autor(en): **D'Anjou, Renée**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **4 (1901)**

Heft 207

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-285667>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

coup elle comprit... Elle comprit que, comme elle, les choses revêtaient le deuil du passé.

En une seconde, elle revêcut sa vie : son enfance insouciant et riieuse, bercée de caresses sans trouble, sans nuage, sans un charmin, près de son père et sa mère agenouillés devant elle, l'adorant, lui versant leur tendresse à plein cœur ; sa jeunesse étonnée par les premiers désirs, curieuse et pensive, auréolée par tout ce que sa candeur y mêlait de rêve et de soleil... Et l'amour, le mariage, l'amour encore, et le bonheur couronnant ses illusions... L'énivrement des baisers... la naissance d'André, leur allégresse, leurs folies d'enthousiasme !... Son mari, son Jacques ! comme il l'aimait ! comme elle l'aimait ! Que de félicités, que d'exquis, que d'ineffables souvenirs se rattachaient à ces six années d'union !... Mon Dieu ! que tout cela lui paraissait loin déjà ! Pourquoi ?... Oh ! Madeleine se rappelait maintenant !... La catastrophe ! l'écrasement ! Les moindres détails lui en revenaient à l'esprit, se précisaient, se fixaient sur le voile noir qui brusquement s'était étendu entre eux et qui les séparait encore, qui les séparait à jamais !

Un des amis de Jacques s'était pris un beau jour pour elle d'une violente passion, et avait osé la lui avouer, mais avec de tels cris de désespoir et de souffrance que, tout d'abord indignée, révoltée, puis compatissante, et d'ailleurs sûre d'elle-même, elle avait cru devoir ne pas lui refuser l'oubli qu'il implorait, et pouvoir, contre le serment d'un respectueux repentir, lui conserver son amitié. Tout se borna à cette unique tentative de séduction ; mais, habituée à prendre son mari pour confident de toutes ses pensées, Madeleine supporta mal le poids de ce secret qu'elle gardait par devers lui ; elle sentit qu'inévitablement elle le lui dévoilerait, et elle eut peur qu'une confession trop tardive ne fit pas suffisamment éclater son innocence.

Alors dominée par ses alarmes, elle affecta vis-à-vis de l'autre une telle froideur, une antipathie si profonde, si marquée surtout, et si maladroite que « le monde », l'horrible monde, se hâta d'y découvrir les indices d'une entente et d'un odieux calcul. Une fois parties en train de médisances, les langues avaient sifflé si bien, si fort que M. Brémond les avait entendues, les avait écoutées.

Une explication avait eu lieu, et ce que Madeleine avait tant redouté s'était produit ; bien qu'il lui eût juré que jamais il n'avait douté d'elle, il avait été ébranlé dans sa foi, dans sa quiétude.

Peu à peu, suscité d'une part par la jalousie, d'autre part par l'amertume d'un méconce immérité, le désaccord était venu : sur une apparence, sur un soupçon éveillé par un enfantillage, il l'avait accusée, outragée, l'avait menacée de récupérer son indépendance.

Bien plus que l'insulte, cette menace l'avait atterrée ; à la fin elle s'était rebellée contre tant d'injustice, elle l'avait pris au mot, et rejetant toute excuse et toute prière, c'était elle, elle, qui avait demandé et obtenu qu'on désassociât leur existence.

A mesure que ce passé ressuscitait en sa mémoire, elle retrouvait toute son énergie. Non certes, elle n'avait pas pardonné, elle ne pardonnerait pas. Et bien que ces quelques lignes, les premières qu'il lui adressait depuis la rupture, lui eussent brisé le cœur, elle se défendait de se montrer accessible à la pitié.

Il l'avait torturée. Pourquoi ne la torturerait-elle pas ?

Son fils était à elle, la loi le lui avait donné ; elle le gardait... pour elle, pour elle seule !

Elle se dressa, plia la lettre, qu'elle glissa dans son corsage.

— A moi, Jacques ! dit-elle tout haut. A moi ! Tu me supplies maintenant... mais je refuse, tu entends, je refuse !

Elle se dirigea sur un petit secrétaire, prépara vivement une feuille et une enveloppe. Mais comme elle cherchait de quelle façon elle allait signifier sa volonté, elle eut une allucination rapide qui la suffoqua, la courba défaillante et mouilla d'une sueur froide son front brûlant.

Elle était dans la chambre de son fils.

Le petit dormait, et pour qu'il ne fut pas troublé dans son sommeil par la clarté de la lampe, elle s'était accotée au lit dont elle maintenait croisés derrière elle les rideaux blancs.

A terre, tout autour de la cheminée, des jouets, toutes sortes de jouets, des cartons, des boîtes entourées de rubans roses, de rubans bleus, et là, au milieu, un homme accroupi... Un homme !... Il se retourna pour atteindre un des jouets...

— Jacques ! Jacques !

Par deux fois Madeleine a prononcé ce nom à voix étouffée ; pourtant elle regarde, inquiète, autour d'elle : ne l'a-t-elle pas crié ?

Elle saisit la plume, trace fébrilement :

« A neuf heures... Je vous attendrai... »

Elle met l'adresse... puis elle sonne, elle appelle...

— Vite, cette lettre, à la poste... tout de suite...

Et enlevant dans ses bras son enfant qui s'est faufilé derrière la bonne, elle le presse contre elle, éperduement.

(A suivre.) Albert DELVALLÉ.

HYGIÈNE PRATIQUE

Encore la propreté ¹⁾

(Suite.)

Ce n'est pas très long de se plonger dans la baignoire chaque matin, comme nos voisins d'Outre-Manche, si frais et si roses — quand ils ne sont pas longs et jaunes ! Lorsque la place n'existe pas pour la baignoire dans l'étroit logement, elle ne saurait manquer pour le tub de caoutchouc qui se roule et s'accroche à un clou quelconque. Au sortir du tub, vite un coup de brosse aux ongles des pieds et des mains, une vaporisation légère sur tout le corps et les cheveux secoués, rejetés en avant et en arrière, afin que l'air passe jusqu'aux racines, puis les tordre, les attacher avec le moins d'épingles possible et de peignes, surtout pas de crépons — nids à microbes, source de démangeaisons — s'habiller rapidement ; en tout une demi-heure.

Ne me démentez pas, essayez ; il faut agir vivement, sans quoi on risque le rhume, car, bien entendu, je ne vous parle que d'eau froide ; vous savez que l'eau chaude au lieu de tonifier la peau la distend et amène les rides — nos ennemies ! L'eau chaude ne doit être employée que pour les

¹⁾ Voir le *Pays* du Dimanche n° 204 du 1^{er} Décembre.

yeux ou les parties congestionnées. Une fois habillée, au travail ! Cet ami de la vie, cet empêchement de sentir les heures lourdes de l'ennui, les heures de la vieillesse marchant vers nous qui courons vers elle, bien involontairement.

Votre situation à toutes veut le travail sans exception. Etes-vous princesse ? vous avez mille occupations malgré vos nombreux serviteurs : vos enfants, votre maison, votre correspondance et enfin j'aime à croire que, placée très haut sur l'échelle sociale, vous savez regarder en bas et tendre votre main douce, pleine de bonne œuvres, vers ceux dont l'espoir est votre luxe, votre dépense quotidienne et la bonté de votre cœur.

Etes-vous mondaine ? vous êtes utile quand même, vos jours emplis d'obligations — semblant vides au prime abord — sont le rouage sur lequel se greffent la fortune des autres, leur gain, leur besogne ; au lever, vous avez des courses, des lettres, des arrangements de fêtes... s'amuser dans la moitié des cas, c'est travailler.

Etes-vous une modeste bourgeoise, une commerçante active ? Oh ! dehors la maison, le courrier, le ménage, le devoir envers la famille prend toute la matinée — trop courte toujours.

Etes-vous l'ouvrière ? la brave et courageuse créature qui s'est levée tôt bien que couchée tard, vous, plus que tout autre, avez besoin de l'hygiène saine, car votre longue journée sera de peine et de lassitude. Courbée sur l'ouvrage, les reins pliés, le front penché, comme il vous faut la réaction tonique contre l'anémie ! Vous surtout, après votre toilette, quelque temps qu'il fasse, marchez le front haut, les reins cambrés, allez dans l'air, le vent, la pluie, n'importe, mais activez la circulation de votre sang pour qu'il reste pur et que les combustions intimes se fassent régulièrement.

La nature, au début du monde, ne voulait pas l'inaction, le travail assis occupant sans relâche les heures aux mêmes emplois. La civilisation a créé, par la communauté du travail, la centralisation d'une occupation unique au même individu, elle a imaginé — dans un but de perfectionnement — l'épouvantable besogne, jamais variée, assimilant l'être humain à une machine, obligeant la jeune fille par exemple, à ne faire que des boutonnières, une autre à ne créer que des manches, etc...

Quand on songe que la variété du travail repose, occupe d'autres muscles, fait agir d'autres cellules cérébrales, on éprouve une angoisse à penser à cette misère semblable au supplice des Danaïdes.

Seulement, puisque la vie veut la souffrance pour s'émouvoir, puisque le mérite est dans l'acceptation du milieu, dans la volonté soumise à la destinée, dégageons-en le plus de bonheur possible, ô mes sœurs ! par l'emploi des petites joies à notre portée, joies venant de nous, de l'estime de nous, de l'honneur que nous devons faire à ce corps, logement de notre âme immortelle, égale de toutes les autres âmes créées pour l'universel avenir de paix.

RENÉE D'ANJOU.

Bibliographie

Au Foyer romand, étrennes littéraires pour 1902. Lausanne, Payot et Cie, libraires éditeurs.

La maison Payot publie régulièrement, depuis plusieurs années, ce charmant volu-